

Dumas champêtre aussi: *Conscience l'innocent*

Claude Schopp, écrivain

cemschopp@orange.fr

Rebut: 15 Gener 2008

Acceptat: 30 Abril 2008

RESUM:

Dumas rural també: *Conscience l'innocent*

Les desil·lusions de la revolució del 1848 marquen per a Dumas un retorn al país natal. Ange Pitou marca així mateix el retorn de l'ambient rural en el camp de la novel·la. L'autor hi descriu Villiers-Cotterêts i els seus habitants. Constitueix un replegament vers el mode de vida provincià i un moviment de temor vers el món industrial i urbà que s'anuncia. El 1852, en el seu exili de Brussel·les composa la seva novel·la rural *Conscience l'innocent*. La novel·la podria inspirar-se en un episodi de la infantesa de l'autor, que amaga una crítica social molt evident. Dumas confessa que vol aprofitar l'èxit de George Sand amb aquest tipus de novel·la. Vol esdevenir el cantor del Valois, com George Sand ho era del Berry.

MOTS CLAU:

Revolució, poble, novel·la rural, Valois, món urbà.

RÉSUMÉ:

Dumas champêtre aussi: *Conscience l'innocent*

Les désillusions de la révolution de 1848 marquent pour Dumas un retour au pays natal. Ange Pitou marque aussi le retour du village dans le domaine du roman; il y retrace Villiers-Cotterêts et ses habitants; c'est un repli sur le mode de vie provincial et un mouvement de peur sur le monde industriel et urbain qui s'annonce. En 1852, dans son exil bruxellois il compose son roman champêtre *Conscience l'innocent*. Le roman peut être un épisode emprunté à l'enfance de l'auteur, qui cache une critique politique et sociale très claire. Dumas avoue vouloir profiter du succès de George Sand avec ce type de roman. Il veut devenir le chantre du Valois comme G. Sand l'était du Berry.

MOTS CLÉS:

Révolution, village, roman champêtre, Valois, monde urbain.

RESUMEN:

Dumas rural también: *Conscience l'innocent*

Las desilusiones de la revolución de 1848 marcan para Dumas un retorno al país natal. *Ange Pitou* representa asimismo también el retorno del pueblo en el mundo de la novela; en esta obra el autor nos pinta Villers-Cotterêts y sus habitantes; constituye un repliegue en el modo de vida provinciano y movimiento de miedo ante el mundo industrial y urbano que se anuncia. En 1852, en su exilio de Bruselas compone su novela rural *Conscience l'innocent*. La novela puede ser un episodio sacado de la infancia de su autor, que esconde una crítica política y social muy clara. Dumas confiesa que quiere aprovecharse del éxito de George Sand con este tipo de novela. Quiere convertirse en el cantor del Valois como George Sand lo era del Berry.

PALABRAS CLAVE:

Revolución, pueblo, novela rural, Valois, mundo urbano.

ABSTRACT:

Dumas also rural: *Conscience l'innocent*

For Dumas, disillusionment with the 1848 revolution marks a return to his native country. *Ange Pitou* also represents the return of people to the world of the novel. The author portrays Villers-Cotterêts and its inhabitants in this work, constituting a withdrawal into the provincial way of life and a movement caused by fear of the urban industrial world that was approaching. In 1852, during his exile in Brussels, he composed his rural novel *Conscience l'innocent*. The novel might be an episode taken from the author's own childhood, concealing sheer political and social criticism. Dumas confessed that he wished to take advantage of George Sand's success with this kind of novel: he wanted to become the singer of Valois as George Sand was for Berry.

KEYWORDS:

Revolution, people, rural novel, Valois, urban world.

Comment ne pas mettre en relation chez Dumas les désillusions de la révolution de 1848 et son retour vers le pays natal, c'est-à-dire non pas sur le passé, mais sur son propre passé, le présent lui manquant? Vers Villers-Cotterêts qu'il chante avec émotion, «Avant le récit» de *Catherine Blum*:

Et moi aussi je l'aime, mon beau pays, mon cher village! [...] Je l'aime à en fatiguer, non pas vous autres, mes amis, mais les indifférents [...] C'est là que j'ai ramené ma mère morte; c'est dans ce charmant cimetière qui a bien plus l'air d'un enclos de fleurs à faire jouer les enfants que d'un champ funèbre où coucher les enfants [...] C'est là que j'irai dormir à mon tour, le plus tard possible [...] Comment n'aimerais pas point à parler de cet immense berceau de verdure où chaque chose est pour moi un souvenir? Je connaissais tout là-bas, non seulement les gens de la ville, non seulement les pierres des maisons, mais encore les arbres des forêts.

On peut, avec le recul, considérer comme prémonitoire le désir qui s'est saisi de lui de composer ses *Mémoires*, alors qu'il n'a que quarante-cinq ans, commençant l'œuvre mémoriale, le lundi 18 octobre 1847, un peu plus de trois mois avant le février 1848; il paraît deviner l'avenir prochain, le maëström des courants révolutionnaires qui saperait sa position littéraire et engloutiraient surtout sa situation financière. Et c'est, en effet, au milieu des décombres des trônes, des républiques et aussi de ses rêves, qu'il se réfugie dans ses souvenirs, rédigeant rapidement et avec une sorte de bonheur manifeste – qui n'est peut-être qu'une forme de l'oubli du présent – la première et la seconde parties de ses *Mémoires* qui le mènent de la petite ville provinciale de sa naissance au Paris de juillet 1830, dont les Trois Glorieuses avaient, vingt ans plus tôt et pendant quelques jours seulement, ébloui toute une génération de son soleil ardent.

Après avoir tenté désespérément de se faire nommer représentant du peuple (en Gironde, dans la Seine-et-Oise, dans l'Yonne, et même en Guadeloupe), l'écrivain ne se sent plus accordé à cette France de 1850-1851 qui trahissant les aspirations du peuple et des peuples, est menacée elle-même de dictature: il hiberne dans son passé, retrouvant à volonté par l'écriture l'enfance et l'adolescence à Villers-Cotterêts, tout le vert paradis des amours enfantines.

Le roman au village

En ces mêmes années, dans le troisième volet de ses *Mémoires d'un médecin*, intitulé *Ange Pitou*, il confronte le prolétariat parisien, héroïque mais cruel et sanguinaire, au peuple de la province. L'écrivain, entraîné par

le mouvement des *Mémoires*, choisit Villers-Cotterêts comme l'un des sièges du roman, c'est-à-dire de la Révolution. Le romancier jette dans la tourmente révolutionnaire les villageois qui ont marqué sa jeunesse. Ainsi peut-on reconnaître en Ange Pitou le bon Boudoux qui, «avec la force d'un éléphant, avait la douceur d'un agneau», et à qui il prête ses déconvenues scolaires. Ainsi peut-on reconnaître dans le fermier Billot, Jean Denis Picot, fermier de la Noue, «un des plus riches fermiers des environs», tandis que sa fille Éléonore, «bonne et sage personne qu'on appelait la Picote» prête ses traits à Catherine Billot. Ces héros principaux sont entourés d'une troupe de personnages secondaires dont l'écrivain ne se donne pas même la peine de travestir les noms comme l'abbé Jacques Victor Fortier, le terrible cousin curé de Béthizy (à qui il confère les fonctions du bon abbé Grégoire), comme le chirurgien Jean Raynal, le maître chapelier François Sébastien Cornu, l'épicier Jean Albert Devaux, les tailleurs Charles Nicolas Bligny et Louis Sébastien Dulauroy, le cordonnier Martin Ludreau, et quelques autres.

En proie à la fièvre révolutionnaire, Villers-Cotterêts demeure néanmoins, comparé à la fournaise parisienne, un havre de paix: «Je regrette Villers-Cotterêts.» dit Pitou à Billot, après qu'ils ont participé à la prise de la Bastille, et «ces mots, comme une fraîche sensation de vertu et de calme, réveillèrent le fermier, qui retrouva sa vigueur pour fendre la foule et s'éloigner de cette boucherie.» Le nom seul de la terre-mère redonne de l'énergie, car elle est cœur et vie. La garde nationale que forme Pitou à Haramont après la prise de Bastille, si elle n'est pas exempte, comme son fondateur, de ridicules, ne participe qu'à des célébrations unitaires ou à de bonnes œuvres: fête de la Fédération, intervention aux Tuileries pour venir au secours des affligés et pour poursuivre les malfaisants.

Une conclusion se dégage et s'impose, réactualisée par les événements récents: la province est le bon cœur d'une France qui a une mauvaise tête, Paris. Le roman champêtre qui bientôt clora *La Comtesse de Charny*, quatrième volet des *Mémoires d'un médecin*, prend sa source probablement dans la désillusion de 1848: c'est un repli sur des valeurs et un mode de vie provincial et rural coutumiers, un mouvement de peur devant le monde industriel et urbain qui s'annonce.

Aussi le retour au village et à l'enfance – nourri d'autobiographie –procède-t-il de la fuite et ménage dans le roman comme des reposoirs d'innocence dans le cours de la funèbre procession révolutionnaire.

L'organisation de l'espace dans *Les Mémoires d'un médecin* obéit à une symbolique autant morale que politique. Au commencement et à la fin, la province: le château de Taverny au début de *Joseph Balsamo*, Villers-Cotterêts à la fin de *La Comtesse de Charny*, représentent des lieux qui ne subissent que

faiblement l'attraction des centres, Versailles centre du pouvoir royal, Paris centre du pouvoir populaire. Ce sont des havres de tranquillité qui, échappant presque au temps, sont des conservatoires de la tradition. Rien ne s'y passe: ils ne présentent que le reflet de ce qui est, la décadence de l'aristocratie au commencement, l'accession du peuple à la propriété à l'épilogue. C'est au village que grandit l'homme de l'avenir, le petit Isidore, fils du noble Isidore de Charny et de la plébéienne Catherine Billot, enfant qui, comme George Sand et Alexandre eux-mêmes, possède la double origine aristocratique et populaire. Cet enfant réunit en lui-même les deux France qui se sont combattues: l'avenir appartiendrait donc au métissage social réconciliant les classes.

Conscience l'innocent

Les chapitres coterzéiens, composant les deuxième et troisième volumes de la publication en feuilletons des *Mémoires* de M. Alex. Dumas, sont imprimés dans *La Presse* entre le 5 janvier et le 14 mars 1852, alors que Dumas, après confirmation par la Cour d'appel de Paris du jugement du Tribunal de commerce le déclarant en état de faillite ouverte, s'est réfugié à Bruxelles.

C'est au début de l'exil bruxellois qu'est composé son premier roman champêtre, *Conscience l'innocent*, suivi quelques mois plus tard d'un second, *Catherine Blum*, qui tous deux adoptent pour cadre Villers-Cotterêts et ses environs.

Le premier chapitre de *Conscience*, intitulé «Les deux chaumières» explique avec mélancolie le retour au terroir de l'enfance:

À mesure qu'on avance dans la vie, et qu'on s'éloigne, en réalité, du berceau pour se rapprocher de la tombe, il semble que ces fils invisibles qui rattachent l'homme aux lieux de sa naissance se fassent plus forts et plus invincibles. C'est que le cœur, l'esprit, l'intelligence, tout l'être, enfin, réagit contre ce spectre qu'on appelle le temps, qui nous pousse sans cesse en avant d'une main plus forte et d'une impulsion plus sensible, comme si notre vie suivait une pente, et que, selon les lois de la pesanteur, elle roulât plus rapide vers la fin que vers le commencement. Alors on se retourne éploré, on crie, on se cramponne à tout ce qu'on rencontre sur la route; puis, comme tout ce qu'on rencontre suit la même pente, entraîné par le même tourbillon, l'on tend les bras vers les objets lointains, qui brillent à l'horizon matinal comme aux dernières flammes du couchant, blanchissant parfois, à l'horizon opposé, les murailles d'une humble petite maison, ou enflammant les vitres d'un orgueilleux château. La vie de l'homme se sépare en deux phases bien distinctes: les trente-cinq premières années sont pour l'espérance; les autres sont pour le souvenir.

Puis il s'opère encore un autre mirage dans ce désert que l'on vient de parcourir, et où les oasis se font de plus en plus rares; c'est que les objets qui ont frappé la vue du corps au commencement du chemin, quand on marchait la tête haute et les bras ouverts à la suite de cette belle et fugitive déesse qu'on appelle l'espérance, objets auxquels on a fait attention à peine, objets qu'on a laissés insoucieux sur la route, qu'on a méprisés comme trop obscurs, qu'on a dédaignés comme trop humbles; c'est que ces objets, du moment où on a franchi la ligne intermédiaire, du moment où on ne vit plus par l'espérance, mais par le souvenir, où cependant l'on continue de marcher, parce que la devise de la vie est le mot Marche! mais où l'on marche le front incliné et les bras pendants; c'est que ces objets, disons-nous, reparaissent peu à peu à la vie de l'âme, et que, comme l'âme les apprécie, fille du ciel, tout au contraire de ce que les as jugés l'orgueil, qui est l'enfant de la terre, leur obscurité devient lumière, leur humilité devient grandeur, si bien qu'on aime ce qu'on méprisait, qu'on admire ce que l'on a dédaigné. Voilà donc pourquoi, au lieu d'aller toujours en avant, considérant selon les caprices de mon esprit ou les écarts de mon imagination, cherchant des types nouveaux, créant des situations étranges et inconnues, voilà pourquoi je reviens parfois, en pensée du moins, sur cette route battue, sur mon enfance, où je retrouve la trace de mes pieds plus petits, de mes pas moins écartés, près des pas bien-aimés de ma mère qui se sont mesurés aux miens, depuis le jour où mes yeux se sont ouverts jusqu'à celui où les siens se sont fermés, me laissant aussi triste et aussi isolé par son absence que le dut être le jeune Tobie¹ lorsque fut remonté au ciel l'ange qui l'avait conduit par la main jusqu'à la rivière merveilleuse dont Moïse a oublié de nous dire le nom¹. Hé bien! aujourd'hui, je vais vous dire ce que je vois au commencement de cette route, un peu au-delà du village d'Haramont [...]

Et, au fil de la narration, des personnages apparaissent, que le lecteur des *Mémoires* a déjà rencontrés: le propre père de Dumas quittant le petit château des Fossés pour Antilly, le notaire Niguet, Moquet, le garde du général, le docteur Jean Joseph Lécosse, le maire de Villers-Cotterêts, Nicolas Brice Mussart, Jean-Michel Deviolaine, inspecteur de la forêt, le terrible cousin de Dumas, et sa femme, née Cécile Bruyant, «nièce de mon grand-père qui avait été élevée chez nous, à côté de ma mère, étant orpheline»².

D'autres ne sont que mentionnés comme l'abbé Jacques Conseil, le bon abbé Jean Chrysostome Grégoire, le marchand boucher Nicolas Louis Mauprivez, l'instituteur Jean-Baptiste Honoré Oblet, Antoine Nicolas Hiraux, le maître de musique, etc..., etc...

¹ *Tobie*, 12, 20-21: «Et il s'éleva. Quand ils se redressèrent, il n'était plus visible. Ils louèrent Dieu par des hymnes; ils le remercièrent d'avoir opéré de telles merveilles: un ange de Dieu [l'archange Gabriel] ne leur était-il pas apparu!»

² *Mes mémoires*, chapitre XXI.

Le roman ne serait-il donc qu'un épisode librement emprunté à la jeunesse de l'auteur?

Conscience, Henrik

Paradoxalement, ce roman qui semble ancré dans la terre natale, loin d'être pris à la veine autobiographique, est emprunté à une source étrangère, comme le révèle, peu après sa publication, Alexandre Dumas lui-même dans un article intitulé «Un mot sur la poésie en Belgique» et imprimé dans *Le Pays* le 5 juillet 1853; puis dans une «Causerie avec mes lecteurs», imprimée six mois plus tard dans *Le Mousquetaire*, n°43, le 1er janvier 1854. Première version, selon «Un mot sur la poésie...»: l'écrivain trace, devant Charles Hen, l'associé de l'éditeur bruxellois J.-P. Meline, venu lui rendre visite, les grandes lignes d'un roman qu'il projette d'écrire; Hen lui révèle alors qu'«un auteur flamand a fait sur le même sujet un charmant roman intitulé *Le Conscrit*³» et lui propose d'en faire traduire, du néerlandais en français, deux ou trois chapitres par un ami.

Seconde version dans la «Causerie»: l'écrivain s'empare d'«un petit volume d'une centaine de pages», intitulé *Le Conscrit* par Henry Conscience, que son ami le banquier Paul Bouquié, tenait à la main; frappé à sa lecture par la simplicité du style, la puissance descriptive des localités champêtres et la perception des poésies de la nature, il s'en inspire, comme il a emprunté à Shakespeare et à Schiller pour «adoucir les fatigues de l'invention et corroborer les puissances de la composition».

C'est la première version qui paraît la plus vraisemblable: en effet, comment l'écrivain aurait-il pu, de lui-même, découvrir les vertus d'un texte en néerlandais? Si on la suit, Charles Hen, le surlendemain de sa visite, apporte les trois premiers chapitres traduits du *Conscrit* et présente le traducteur, André van Hasselt⁴, admirateur et imitateur des poètes romantiques qui, à l'heure de l'exil de Hugo et de Dumas; se met à leur disposition. Une fois jeté son dévolu sur le roman de Henrick Conscience, Dumas, s'empresse, assure-t-il, de demander à l'auteur flamand la permission de s'approprier «quelques détails du livre». Celui-ci lui répond qu'auteur et livre sont bien à sa disposition.

Ces tractations peuvent être datées de la fin de décembre 1851 ou du début de janvier 1852, alors qu'Alexandre Dumas réside provisoirement à

³ Michel Lévy éditera en 1855 une traduction par Léon Wocquier du *Conscrit* [*De Lotering*]

⁴ André Van Hasselt (Maastricht, 1806-1874), après des études de droit à l'université de Liège s'établit à Bruxelles; d'abord auxiliaire du conservateur de la bibliothèque de Bourgogne, il fut plus tard inspecteur provincial de l'enseignement primaire, puis inspecteur général des écoles normales. Son premier recueil de poèmes *Primevères* datait de 1834.

l'hôtel de l'Europe. En effet, le 21 janvier, il annonce à son fils: «L'on recevra le premier volume [c'est-à-dire de soixante-dix à quatre-vingts pages de son écriture] de *Dieu et Diable* après-demain.» *Dieu et Diable*, c'est le titre sous lequel le roman est d'abord imprimé dans *Le Pays*, titre issu d'un ancien projet inabouti, suite apparemment de *La Comtesse de Charny*: «Obligé de donner un titre quelconque au *Pays*, j'ai intitulé le roman *Dieu et Diable*.» a-t-il écrit à Auguste Maquet en mai ou juin 1851.

À vrai dire, ce premier titre correspond mal au sujet de ce roman champêtre. Le Diable (et le satanisme) en sont absent, à moins qu'on ne fasse endosser son costume à l'Ogre de Corse, Napoléon, dont les ultimes levées de 1813 jettent les humbles paysans et villageois dans la désolation. «Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque ne peuvent se figurer à quel degré d'exécration était monté, dans le cœur des mères, le nom de Napoléon. C'est qu'en 1813 et 1814, l'ancien enthousiasme était éteint; ce n'était pas à la liberté, cette déesse de tous, que les mères faisaient le sacrifice de leurs enfants: c'était à l'ambition, à l'égoïsme, à l'orgueil d'un homme.»⁵

Dieu règne seul sur le roman, *Deux ex machina*, puisque la crise y est dénouée par un miracle en la faveur du héros, Jean Manscourt, dit Conscience, auquel Dumas donne le nom d'un compagnon de captivité du général Dumas Félix de Manscourt⁶. Le héros du roman est un idiot orphique, et ses mésaventures illustrent parfaitement la parole évangélique: «Heureux les pauvres d'esprit, car le Royaume des Cieux leur appartient.»

Dumas s'en remet, dans sa narration, à la trame simple, voire simplette, de l'œuvre de Conscience: deux humbles paysans, Jean Braems et Trine, élevés ensemble, s'aiment, mais Jean tire un mauvais numéro à la conscription et doit effectuer son service loin de son hameau, à Venloo. Apprenant que Jean est atteint de cécité, Trine surmonte les difficultés et parvient à rejoindre son bien-aimé qu'elle arrache de l'infirmerie; sur le chemin du retour vers la terre natale, un ancien chirurgien major traite le jeune homme qui retrouve l'usage d'un de ses yeux. L'action se déroule en 1833-1834, dans la Bruyère flamande.

Dumas reprend sans trop y toucher les grandes lignes de l'action centrale: Mariette avertie par une lettre de Conscience que ce dernier est aveugle, part à sa recherche et le ramène au village. Toutefois il choisit de la déplacer à la fois

⁵ *Mes mémoires*, chapitre XXVIII.

⁶ Jean-Baptiste Félix de Manscourt du Rozoy (Paris, 26 novembre 1749-Auxonne, 25 août 1824), artilleur dans l'armée de l'ancien régime, général de brigade le 5 août 1793, commanda l'artillerie de la division Sérurier en Italie (1797-1798) avant d'être employé à l'armée d'Orient et de commander la place d'Alexandrie sous Kléber. Renvoyé en France, il s'embarqua à Alexandrie le 7 mars 1799, en même que le général Dumas et Dolomieu. Retenu prisonnier à Naples jusqu'en mai 1801, il fut admis à la retraite le 1er septembre 1802.

dans le temps et dans l'espace. Il dépayse le roman à Villers-Cotterêts et dans les villages environnants⁷, en la situant dans les années 1813-1815, c'est-à-dire qu'il projette l'action du tableau rustique dans le cadre restitué quelques mois auparavant dans *Mes mémoires*.

La longue nouvelle est remodelée par une mémoire étrangère, qui prend possession de ce qui ne lui appartient pas. Certes, il y a du bernard-l'hermite chez Dumas. Qui pourrait deviner, sous Villers-Cotterêts et ses environs, la bourgade flamande dont il n'est que le peintre?

Cependant cette naturalisation valoisienne transforme profondément la situation du texte. Ce qui n'était qu'idylle rustique se hausse jusqu'au roman historique, roman de la vie des humbles ravagée par la folie d'un tyran ambitieux, que peut dénoncer le romancier, au contraire de l'historien qui ignore leur souffrance:

Hélas! écrit Dumas, au milieu de ces grandes catastrophes et de ces gigantesques événements, l'historien ne s'occupe guère qu'à suivre la fortune ascendante ou descendante des puissants de la terre. On s'apitoie sur le trône renversé, sur le génie méconnu, sur les revirements du sort, sur les caprices du hasard, et il est bien rare que l'on trouve une plainte, un regard, un soupir, pour les humbles existences que brisent en passant les roues de ces chars qui montent et descendent sur la pente des destinées.⁸

Conscience l'innocent est, à ma connaissance, l'un des rares textes à énoncer, au début du second Empire, une condamnation aussi crue des épouvantables levées d'hommes de la fin du premier Empire?

Si l'on considère l'ensemble de ces œuvres des années postrévolutionnaires, transplantées dans le terroir natal, on peut le considérer comme une tentative de dépasser le roman historique auquel on l'a cantonné et qui, après Février, paraît littérairement presque anachronique.

«J'avais en tête la première idée d'un roman dans le genre [...] de ceux de l'auteur de *Claudie* et de *La Mare au diable*.» écrit Dumas à propos de *Conscience*, avouant son désir de s'approprier un nouveau genre romanesque, le roman champêtre, mis à la mode par George Sand. Le roman historique, d'essence épique, sombre à mesure que vieillissent les fils des héros de l'épopée, c'est-à-dire les révolutionnaires de 1830. Le roman champêtre serait un repli frileux sur le terroir: Louis-Philippe a régné, mais gouverne encore les esprits. La marche irrésistible vers le progrès ne va pas sans retour nostalgique vers la

⁷ «[Envoie-moi bien vite] la carte du département de l'Aisne bien détaillée dans le genre de celles que j'ai chez moi des autres départemens.» écrit-il le 5 février 1852 à son fils (Autographe: BnF, n.a.fr. 14 669, f. 91).

⁸ *Conscience l'innocent*, chapitre XXXVI.

tradition. L'histoire universelle est abandonnée au profit de la monographie. On ne dit plus que sa propre histoire. La rédaction des *Mémoires* a plongé dans le rétrospectif personnel l'écrivain, qui sent usé le genre qu'il a illustré. Au cours de l'exploration de sa propre enfance, il a reconnu le cadre, des thèmes, des sujets qui lui permettraient peut-être avec le succès, de devenir le chantre du Valois comme George Sand l'était du Berry ancestral.